



**Kernos**

Revue internationale et pluridisciplinaire de religion  
grecque antique

**20 | 2007**  
**Varia**

---

## GRECO Emanuele (éd.), Teseo e Romolo. Le origini di Atene e Roma a confronto. Atti del convegno intern. di studi

**Gabriella Pironti**

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/kernos/353>  
DOI : 10.4000/kernos.353  
ISSN : 2034-7871

### Éditeur

Centre international d'étude de la religion grecque antique

### Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2007  
Pagination : 418-420  
ISSN : 0776-3824

### Référence électronique

Gabriella Pironti, « GRECO Emanuele (éd.), Teseo e Romolo. Le origini di Atene e Roma a confronto. Atti del convegno intern. di studi », *Kernos* [En ligne], 20 | 2007, mis en ligne le 25 mai 2011, consulté le 08 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/kernos/353> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/kernos.353>

---

GRECO Emanuele (éd.), *Teseo e Romolo. Le origini di Atene e Roma a confronto. Atti del convegno intern. di studi*. Scuola archeologica italiana di Atene, Atene, 30 giugno 1 luglio 2003, Atene, Scuola archeologica italiana di Atene, 2005. 1 vol. 17, 5 × 24, 5 cm, 244 p. (*Tripodes*, 1). ISBN : 960-87405-3-3.

Cet ouvrage collectif, issu d'un colloque tenu à Athènes en 2003, réunit des études qui s'interrogent sur les origines d'Athènes et de Rome dans une perspective pluridisciplinaire et comparatiste<sup>1</sup>. Comme le signale E. Greco dans les pages introductives, l'archéologie, l'histoire et l'anthropologie ont chacune leur part dans ce volume, dont les différentes contributions tentent de repenser la naissance des deux cités à partir d'un questionnement renouvelé des textes anciens et/ou à la lumière de nouvelles données provenant des fouilles. La formation et le développement des espaces publics, l'agora ou les agoras d'Athènes en particulier; les rapports entre urbanisme, architecture et société; l'émergence et la localisation des sanctuaires; les parcours rituels; l'imbrication profonde entre religion et politique dans l'espace de la cité, ainsi que dans ses traditions mythiques : c'est en suivant ces axes que les auteurs construisent des comparaisons possibles entre la cité de Thésée et celle de Romulus.

Concentrant son attention sur la topographie de Rome, A. Carandini essaie d'identifier les traces d'un premier projet urbain, correspondant à la cité de Romulus et de Numa. Selon A.C., l'épicentre de Rome correspondait à la *domus regia* et au sanctuaire de Vesta, véritable cœur social, politique et religieux de la cité. Le dédoublement de ce cœur dans le forum offrirait un point de comparaison avec Athènes où l'ancien centre de la cité se serait dédoublé au moment de l'aménagement d'une nouvelle agora dans le secteur du Céramique.

F. Coarelli, après avoir rappelé le rapport étroit entre *lustratio* et circumambulation, analyse l'itinéraire des *Lupercalia*. Sa contribution montre comment les parcours rituels dessinent l'espace de la cité et inscrivent sur son territoire le lien entre le religieux et le politique. Ce lien est également au centre de l'étude consacrée par C. Ampolo à Vesta et Hestia, deux divinités directement rattachées au foyer et à l'espace publics, l'une dans le monde romain, l'autre dans le monde grec : si dans le panthéon d'Athènes à l'époque romaine, ces deux déesses restent bien distinctes dans le culte – observe-t-il – c'est que, en vertu de leur identification avec une communauté civique bien précise, elles ne pouvaient en aucun cas être confondues en une seule divinité. La subtile analyse de C.A. invite l'historien des religions anciennes à considérer sur de nouvelles bases, attentives au fonctionnement des systèmes polythéistes, les panthéons issus de la rencontre entre la religion romaine et la religion des cités grecques.

N. Parise compare, de façon synthétique, les discours sur l'introduction de la monnaie, que les traditions grecque et romaine attribuent respectivement à Thésée et à Numa, ce qui en fait émerger le rapport avec la royauté et les origines mythiques des deux cités. T. Hölscher met en évidence les points communs entre le développement urbain de Rome et celui d'Athènes, analogies qu'il explique par l'existence d'un modèle de cité-État, sans doute d'origine phénicienne, commun à l'ensemble du bassin méditerranéen. L'A. signale cependant l'originalité de cet espace spécifiquement et éminemment politique qu'est l'agora, dont la formation constitue à ses yeux le moment-clé pour saisir la naissance de la *polis* grecque. Il reprend ensuite la *vexata quaestio* de l'emplacement primitif de l'agora d'Athènes et, à l'encontre de ceux qui cherchent cette ancienne agora à l'est ou au sud de l'Acropole, propose de la reconnaître à l'ouest de l'Acropole ou dans le secteur du Céramique, donc à proximité ou en correspondance même de l'agora classique. Contrairement à T.H., J. Camp continue de croire que l'agora ancienne était située ailleurs, et plus précisément au sud de

<sup>1</sup> La table des matières du volume se trouve reprise dans *Kernos* 19 (2006), p. 506.

l'Acropole, et essaie en conséquence de déterminer l'époque et les circonstances qui auraient accompagné l'aménagement d'une nouvelle agora dans le secteur du Céramique. Sur la base des données archéologiques, confortées par les sources anciennes qui signalent le gouvernement éclairé de Pisistrate et son intense activité dans l'aménagement urbain, J.C. assigne à l'époque des tyrans l'origine de l'espace public qui serait devenu par la suite l'emblème de l'Athènes démocratique.

La contribution de G. Kabbadias est consacrée à la partie d'Athènes située à l'est de l'Acropole, là où de nombreux savants situent l'emplacement de l'ancienne agora et du Prytanée. G.K. présente les trouvailles effectuées sur les pentes orientales de l'Acropole, le long de la rue des Trépieds, dans un secteur caractérisé par la proximité du théâtre et du temple de Dionysos.

Tout aussi convaincu que l'*archaia* agora était située à l'est de l'Acropole, N. Robertson revient, dans une riche étude de près de 70 pages, sur la localisation de nombreux sanctuaires athéniens, et, plus particulièrement, sur l'emplacement de cinq lieux de cultes en l'honneur d'Aphrodite. L'A. met en évidence les liens étroits de la déesse avec le roi Égée, censé avoir institué le culte d'Aphrodite *Ourania* dans le voisinage de l'agora classique, et avec Thésée, qui aurait fondé, à l'occasion du synécisme des *dèmes* attiques, le sanctuaire d'Aphrodite *Pandemos* sur les pentes méridionales de l'Acropole. Pour N.R., ce dernier temple d'Aphrodite occupait, sur le flanc du rocher, une position stratégique, car il dominait le chemin parcouru par les processions qui se rendaient de l'ancienne agora sur l'Acropole. Une fonction similaire est attribuée au sanctuaire de la déesse situé dans le quartier des « Jardins », près de l'Illisos, lieu de culte que l'auteur localise en deçà de la porte d'Égée, là où se situait l'entrée de l'ancienne Athènes par rapport au Phalère. Il propose, en réinterprétant les quelques témoignages disponibles, de rattacher ce sanctuaire aux rites censés célébrer le départ de Thésée pour la Crète. Là où les sources parlent d'une procession de jeunes filles au temple d'Apollon *Delphinios* en Mounichion, N.R. décèle une incohérence de « genre » et fait d'Aphrodite la véritable destinataire de ce rite qui aurait été attiré par la suite vers l'Artémis honorée avec son frère dans le Delphinion. Les indices présentés par l'A. à l'appui de ces hypothèses ne semblent pas probants, même s'il est possible que la fête de l'Aphrodite « dans les Jardins » près de l'Illisos ait été célébrée en Mounichion, tout comme celle de l'Aphrodite honorée sous le même titre, *en Képois*, dans le petit sanctuaire situé sur le flanc nord de l'Acropole.

N.R. consacre une bonne partie de son étude à l'Aphrodite *Ourania* de l'agora, dont il localise le sanctuaire dans la partie nord-orientale du Kolonos Agoraios. C'est avec ce même lieu de culte qu'il identifie le sanctuaire de l'Aphrodite « sur l'Hippolyte » mentionné par des sources littéraires et épigraphiques. Cette identification est construite sur un ensemble d'hypothèses assez fragiles : en déduisant de quelques indices un caractère « équestre » de cette partie d'Athènes, l'A. suggère que le sanctuaire du Kolonos Agoraios aurait été le point d'arrivée pour les courses équestres provenant du Kolonos Hippios, ce qui aurait valu à la déesse une seconde épiclese toponymique évoquant le lieu où l'on détachait les chevaux. Cet arrière-plan équestre aurait aussi engendré le mythe du jeune Hippolyte, tué par ses cavales et par la colère d'Aphrodite. On peut toutefois se demander s'il est de bonne méthode de réduire les récits mythiques à de souvenirs déformés des données culturelles et d'y rechercher la confirmation d'une reconstruction hypothétique de faits prétendument historiques. N.R. avance encore une dernière hypothèse concernant le culte d'Aphrodite à Athènes, en se fondant là aussi sur des indices plutôt minces : en tant qu'*Ourania*, la déesse aurait été célébrée par deux fêtes, l'une au début du printemps, en rapport avec le départ de Thésée, pour ouvrir la saison de la navigation, et l'autre au début de l'hiver pour la clore, avec un pendant mythique dans le retour de Thésée et la mort d'Égée; ces fêtes, correspondant aux

deux sanctuaires de l'*Ourania* athénienne localisés respectivement au sud-est et au nord-ouest de la cité, auraient inscrit dans le calendrier athénien les phases de la constellation Capella (anciennement la « Chèvre », les « Chevreux » ou le « Cocher »), dont le lien avec Aphrodite expliquerait l'épiclèse céleste de la déesse.

Le lien entre les espaces publics d'Athènes et les traditions mythiques qui leur sont rattachées est également au centre de l'étude de J.-M. Luce, qui analyse en particulier les cultes et les mythes impliquant l'Acropole et les premiers rois d'Athènes. L'A. lit la topographie de la cité à l'aide de son histoire religieuse et politique : l'Acropole est le passé, où la ville fonde son ancienneté en se rattachant à une royauté mythique placée sous le signe de Poséidon et d'Athéna; l'ancienne agora, à l'est de l'Acropole, est la ville basse de Thésée, le « héros-roi » du synécisme, et y résident en effet les institutions politiques de l'Attique tout entière; enfin, dans la nouvelle agora du Céramique, la présence emblématique des Tyrannoctones célèbre l'espace du régime démocratique. P. Carlier consacre son étude à une analyse attentive de la liste des rois d'Athènes : il montre bien qu'il s'agit d'une construction historique assez ancienne, qui continue néanmoins de se modifier encore à l'époque des Athidographes. Traditions orales et traditions écrites coopèrent dans cette reconstruction du passé qui fonde l'identité de la communauté : ainsi, à travers la succession de rois primordiaux, puis d'une dynastie héroïque, enfin d'une nouvelle dynastie entraînant la chute de la royauté, cette liste raconte bien l'histoire des origines d'Athènes et de ses institutions politiques. C'est au demeurant par une réflexion sur le rapport entre mythe et histoire que J. Scheid conclut le volume : en dressant le bilan de cette enquête comparatiste autour d'Athènes et de Rome, il signale à juste titre que l'historien engagé dans une recherche sur les origines, dans la mesure où il se trouve souvent confronté à des récits mythiques, ne peut éluder le problème méthodologique posé par ce type de sources, car il s'agit d'une documentation qui nécessite d'être lue et étudiée dans sa spécificité.

Même s'il ne relève qu'en partie le défi d'une démarche comparatiste, cet ouvrage se signale par des apports originaux qui contribuent à renouveler le débat sur les origines des deux cités. Les réflexions sur la formation des espaces publics, question fondamentale pour comprendre les premières phases d'Athènes et de Rome, constituent l'intérêt de ce volume, d'autant plus que les diverses contributions offrent à ce sujet un éventail de perspectives différentes. Il n'en reste pas moins que, dans certaines de ces études, des problèmes de méthode se laissent cerner : la faible problématique religieuse, alors que la religion est souvent appelée à la barre, la négligence de la spécificité de ces récits traditionnels qu'on appelait autrefois « mythes » et, surtout, l'utilisation de sources prétendument historiques qui pourraient bien se révéler, au terme d'une analyse rigoureuse, tout aussi « mythiques » que les « mythes »...

Gabriella Pironti  
(Centre Louis Gernet, EHESS – Paris)

CURRIE Bruno, *Pindar and the Cult of Heroes*, Oxford, Oxford University Press, 2005. 1 vol. 14 × 22 cm, XIV+487 p. (*Oxford Classical Monographs*). ISBN : 0-19-927724-9.

Contrary to what one might assume from the title, this is not a book about hero-cult in Pindar, but an investigation of the extent to which the commissioners of Pindar's epinicians were heroized. Pindar's epinician poetry and the cult of heroes are therefore pursued independently as well as jointly throughout the study, in order to explore the link between the heroes honoured in Pindar and actual hero-cults. Among the paradigms of our modern view of Greek hero-cults is the notion that to receive a hero-cult, a person had to be dead. Bruno Currie challenges this idea by arguing that fifth-century communities treated living